

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- ☐ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- ☐ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire
qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails
de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du
point de vue bibliographique, qui peuvent modifier
une image reproduite, ou qui peuvent exiger une
modification dans la méthode normale de filmage
sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☒ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☐ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/
Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
						✓					

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

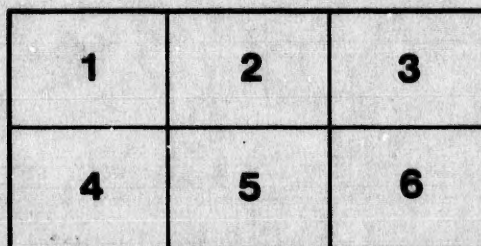
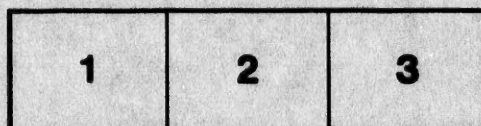
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\rightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

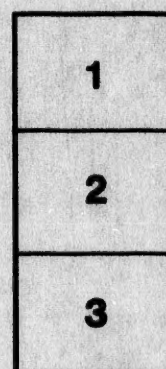
La Bibliothèque de la Ville de Montréal

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\rightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



Q827N
43

JEAN

A TOUS

Que le
rante-six
porté de
Montréal
néraux d
de la Ca
re de la
de cette
du même
même H
nommés

Que le
avons ap
cité, sav
exercice
et actuel
par acte
médecin.
Ecuyer,
loi de ce
sance en
et donne

827M₂ 9700
43

33633

INFORMATIONS

JURIDIQUES ET CANONIQUES

SUR LA GUÉRISON DE LA SEUR MARIE SUSANNE DUFRESNE,

Religieuse Hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Première séance.

JEAN CHARLES PRINCE, par la miséricorde de Dieu, et la grâce
du St. Siège Apostolique, Evêque de Martyropolis,
Administrateur du Diocèse de Montréal, etc., etc., etc.

A TOUS CEUX QUI LES PRÉSENTES VERRONT, SAVOIR FESONS :

Que le trentième jour du mois de décembre, de l'année mil-huit-cent-quarante-six, sur les deux heures de l'après-midi, Nous nous sommes transporté dans une des salles du monastère de l'Hôtel-Dieu de cette ville de Montréal, en Canada, assisté de deux de nos Vénérables Frères, Vicaires Généraux de ce diocèse, savoir, messire Hyacinthe Hudon, Doyen du Chapitre de la Cathédrale de Montréal, et messire Pierre Billaudele, Chanoine Honoraire de la dite Cathédrale de Montréal et Supérieur du Séminaire de St. Sulpice de cette ville, également accompagné de messire Jean Baptiste Roupe, prêtre du même Séminaire et confesseur de la Communauté des Religieuses du même Hôtel-Dieu de Montréal ; les susdits trois Révérends messieurs étant nommés pour former, avec Nous, un tribunal ecclésiastique.

Que là et alors, en présence d'une partie de la susdite Communauté, Nous avons appelé et introduit trois des principaux et intègres Médecins de cette cité, savoir, le Sieur Pierre Antoine Conefroy Munro, Ecuyer, médecin en exercice du dit Hôpital ou Hôtel-Dieu, depuis 1834, pratiquant depuis 1832, et actuellement Professeur de Chirurgie à l'Ecole de Médecine incorporée par acte du Parlement Provincial, le Sieur Jean Baptiste Lebourdais, Ecuyer, médecin, pratiquant depuis 1811, et le Sieur Basile Hyacinthe Charlesbois, Ecuyer, aussi médecin, pratiquant depuis 1817 ; tous trois licenciés suivant la loi de cette province, et tous trois appelés aux fins de prendre une connaissance entière et personnelle d'actes et de faits à être à eux soumis, pour faire et donner sur le tout un rapport professionnel.



1847



Etant ainsi formé et constitué en tribunal ecclésiastique et médical, Nous avons cité et fait comparaître par devant Nous la Sœur Marie Susanne Dufresne, que l'on nous avait certifié, à diverses reprises, avoir été guérie extraordinairement le dix du présent mois de Décembre ; et aussi Nous avons cité et fait comparaître la Révérende Mère Catherine Lacroix, Supérieure de la même Communauté ; la Sœur La Dauversière, Infirmière ; la Sœur Marcile, Apothicairresse, et la Sœur Fisette, Hospitalière du même Hôtel-Dieu, qui toutes, par leurs emplois et professions, devaient connaître les antécédents, les conséquents, aussi bien que les circonstances concomitantes de cette maladie et guérison. Lesquelles dites Sœurs étant présentes, après avoir tous ensemble imploré les lumières de l'Esprit Saint, par la récitation du *Veni, Creator*, avec verset et oraison, Nous avons exposé le but de notre enquête et information canonique, les conditions et investigations nombreuses requises en ces sortes de procédures, et Nous avons spécialement recommandé à toutes les personnes interpellées de ne parler que suivant les strictes règles de la justice, de la vérité, et de la conviction personnelle.

Ces préliminaires accomplis, Nous avons entendu successivement, en présence des personnes ci-dessus nommées, les dépositions et déclarations des Sœurs plus haut désignées ; lesquelles déclarations écrites et signées de leurs mains, se comportent tel que suit :

Déclaration de la Révde. Sr. Marie Susanne Dufresne.

Je certifie que ce que j'écris, je l'ai éprouvé dans ma personne.

Le neuf décembre mil-huit-cent-quarante-six, à deux heures après-midi, à la suite d'une maladie d'une quarantaine de jours, ma Sœur La Dauversière vint me présenter un scapulaire, disant qu'il était fait d'un morceau de drap de la soutane de Messire Olier. En le recevant, je le baisai, et pensai, en général, aux miracles qui sont écrits dans sa vie, et qui ont été faits par son intercession ; en même tems, je conçus une si grande confiance dans son crédit auprès de Dieu que je fus portée à dire intérieurement : " Je crois bien que vous pouvez me guérir, mais je demande seulement que la sainte volonté de Dieu s'accomplisse en moi."

Pensant que j'étais au dernier jour de ma vie, étant extraordinairement faible, je ne pus attacher moi-même le scapulaire sur ma poitrine. Une de nos Sœurs me rendit elle-même ce service ; alors mes douleurs, qui s'élevèrent plus que jamais, me le firent entièrement oublier. Je passai la nuit et la journée du lendemain (dix décembre), dans les mêmes souffrances et toujours dans l'oubli de la précieuse relique que j'avais le bonheur de porter sur moi. Le dix, à cinq heures du soir, on m'apporta une patate cuite dans un fourneau, ne pouvant manger aucune autre chose un peu ferme, ayant les dents toutes ébranlées, et éprouvant de grandes douleurs dans la tête, causées par le calomel que j'avais pris. Je ne pouvais me porter la main à la bouche, et j'étais si faible qu'on fut obligé de me faire boire. A sept heures et quart, on me leva, ne pouvant le faire moi-

même ; étant toujours dans le même état de faiblesse, on me remit dans mon lit, après qu'il fut fait. Un moment après, je sentis, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, comme une main qui passait en pressant un peu, et aussitôt qu'elle passait, j'éprouvais un mieux très-sensible et cela dans toutes les parties de mon corps. Me sentant parfaitement bien, je m'assis seule sur mon lit, pour la première fois, depuis le commencement de ma maladie, ayant toujours été très-faible. Je me tournais sur un côté et sur l'autre, ce que je n'avais pu faire depuis que j'étais malade, et je n'éprouvais aucune douleur. Je ressentis, aussi alors pour la première fois, un grand besoin de prendre de la nourriture ; j'en demandai à une de nos Sœurs ; elle m'apporta un biscuit au soda, un biscotin et du miel, que je mangeai avec grand appétit ; il était alors huit heures du soir. A huit heures et demie, notre Mère Supérieure vint me visiter, comme elle le faisait tous les soirs. En me voyant assise, sans être appuyée, elle me demanda comment je me portais ; je lui répondis : Je suis bien, notre Mère, je suis guérie ; c'est le scapulaire de M. OLIER qui m'a guérie. (C'est à ce moment seulement que je pensai de nouveau à M. OLIER ; et je pris le scapulaire, le baisai, le pressai contre mon cœur, et je sentis un grand désir de porter son nom, par reconnaissance, sans cependant le manifester à notre Mère Supérieure.) Je demandai alors à notre Mère la permission d'aller entendre la Ste. Messe le lendemain. A neuf heures et demie, je m'endormis d'un doux sommeil qui dura jusqu'à une heure de la matinée du onze ; alors on me donna de la bouillie que je mangeai avec beaucoup d'appétit, et aussitôt après je demandai des bas, en disant : Je me lèverai ce matin ; vous, ma Sœur Marcile, vous pouvez aller vous coucher ; je suis très-bien, je n'ai besoin de rien. Elle me dit qu'elle avait affaire à l'apothicairerie ; je profitai du moment que j'étais seule pour me lever ; je le fis sans aucune difficulté ; je fis le tour de ma chambre sans appui ; je sentis toutes mes jointures craquer et même les reins, si fortement que j'en fus effrayée ; j'allai à la croisée et delà à la chambre de ma Sœur La Dauversière qui dormait profondément, ayant veillé la nuit précédente ; je la pris dans mes bras, en lui disant : Ma Sœur, je suis guérie, je suis bien. Qui est là, dit-elle, ? je lui dis, c'est moi ; elle reconnut ma voix et dit : Ma Sœur Dufresne ! Oui, c'est moi ; aussitôt elle se leva en me disant : Je vais vous reconduire à votre lit. Cette chère Sœur était si saisie, si tremblante, qu'au lieu de me soutenir, je la soutenais moi-même. Je me couchai, et deux heures sonnèrent. Alors je pleurai beaucoup, et éprouvai des sentimens de reconnaissance, de surprise, d'étonnement et de confiance dont je ne pus me rendre compte à moi-même. A trois heures, je repris mon sommeil jusqu'à cinq heures ; alors je demandai à manger ; on me donna un biscuit au sucre et une tasse de lait que je pris avec plaisir. A sept heures, je me levai, et je me revêtis de mes habits religieux pour aller entendre la sainte messe qui se disait à sept heures et quart ; je restai à genoux pendant les principales parties de la messe, sans être fatiguée ; ensuite je restai à la même place pour entendre la psalmodie de l'office qui se dit après la messe ; pendant ce tems, je me préparai à me confesser. M. Roupe, notre confesseur, vint vers huit heures et demie, et je fis ma confession toute entière à genoux. Entre neuf et dix heures, M. Munro, notre médecin, vint faire sa visite à l'infirmerie ; j'allai au-devant de lui et lui dis : Docteur, je suis bien. Hé bien, ma Sœur, répondit-il, je serais moins surpris de vous voir morte que de vous voir comme je vous vois.

A une heure après-midi, j'allai au noviciat ; ensuite je fus à l'avant-chœur de l'infirmerie pour réciter les litanies de St. Joseph, en union avec la Communauté qui était au chœur. Dans l'après-midi, je fus à ma cellule ; pour m'y rendre, il me fallait monter un escalier de vingt-un degrés, ce que je fis sans aucune difficulté ; et un instant après, je descendis le même escalier avec la même facilité. Dans la même journée, je fus dans un des appartemens de l'Hôpital voir une personne, et pour m'y rendre je fus obligée de descendre un escalier de vingt-trois degrés ; en revenant, je montai le même escalier sans difficulté. Dans le cours de la même journée, je me couchai une fois l'espace d'un quart d'heure, seulement par complaisance pour l'Infirmière. Le douze, je me levai à cinq heures ; à cinq heures et demie, je descendis le même escalier pour aller au chœur, et de là j'allai à la sacristie, demander à M. St. Pierre, prêtre du séminaire de St. Sulpice, qui se préparait à dire la messe, de vouloir bien me donner la sainte communion ; je communiai à la grille du chœur, et j'entendis toute la messe à genoux ; ensuite je remontai à l'infirmerie, où je déjeunai bien, sans être fatiguée. Dans le cours de cette même journée, j'allai cinq fois du côté de l'hôpital pour recevoir des visites, et une seconde fois à la sacristie, et chaque fois je descendis et remontai le dit escalier de vingt-trois degrés, et deux fois j'allai au parloir de notre monastère. Le treize, je me levai à cinq heures, je descendis pour aller au chœur, où je communiai et entendis la sainte messe toute entière à genoux. Dans le cours de la même journée, j'allai deux fois du côté de l'hôpital, une fois à la Communauté, et je fus à la cuisine voir notre bonne Sœur cuisinière. Les jours suivants, je continuai à me lever toujours à cinq heures ou cinq heures et demie, et reçus plusieurs visites ; mais la journée qui aurait pu être plus fatigante pour moi, fut celle du dix-sept, où je vis plus de soixante personnes. Le même jour, je vis M. Billaudele, Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, et de notre monastère, à deux heures après-midi. J'eus aussi l'honneur, ce même jour, de voir Sa Grandeur Mgr. Prince, Evêque de Martyropolis, Coadjuteur de Mgr. l'évêque de Montréal, et Administrateur de ce diocèse, et je profitai de son heureuse visite pour lui demander la permission de porter désormais le nom de Sœur OLIER. Ce que Sa Grandeur m'accorda très-volontiers, me disant qu'Elle avait pensé à me donner ce beau nom, en apprenant ma guérison.

(Signée)

Sœur MARIE SUSANNE DUFRESNE,
dite Sœur OLIER,

Le 23 décembre 1846.

Religieuse Hospitalière de St. Joseph

Dans la narration que j'ai faite de ma guérison subite, le vingt-trois décembre mil-huit-cent-quarante-six, j'ai omis une circonstance qui est bien remarquable. A cette place de mon récit où je disais que j'avais pris du calomel et que j'en avais les dents toutes ébranlées, j'ai oublié de dire que j'avais les gencives enflées et saignantes, ainsi que le palais et la langue, qu'à cinq heures du soir du dix, j'avais encore la bouche dans cet état, et que vers huit heures du même soir, l'effet du calomel disparut entièrement, si bien que je pus manger sans aucune souffrance, comme je l'ai dit dans la narration de ma guérison.

Le 2 janvier 1847.

(Signée)

Sœur MARIE SUSANNE DUFRESNE,
dite Sœur OLIER,

Religieuse Hospitalière de l'Hôtel-Dieu de St. Joseph de Montréal.

Déclaration de la Révérende Mère Lacroix, Supérieure de l'Hôtel-Dieu de cette ville.

J. M. J.

A la plus grande gloire de Dieu, et de son serviteur M. OLIER, fondateur et premier Supérieur de St. Sulpice, etc etc.

Après avoir invoqué l'Adorable Trinité, Père, Fils et St. Esprit.

Je, soussignée, certifie que ma Sr. M. Susanne, Dufresne, Religieuse Hospitalière de notre monastère, a été retenue, pour cause de maladie, à notre infirmerie et visitée par M. P. Munro, médecin de notre Communauté et des pauvres de notre Hôpital, depuis le vingt sept octobre dernier. Ayant assisté à toutes les visites que lui fit le médecin, une et deux fois par jour, et le trente du même mois, l'ayant jugée plus malade, et même assez mal pour être administrée, je lui demandai si nous pouvions attendre au lendemain, sans danger ; sur sa réponse affirmative, le trente-un, elle reçut le St. Viatique. La maladie continuant à faire des progrès, et devenant tous les jours de plus en plus grave, après avoir consulté le médecin qui prononça encore une fois le danger, on fit de nouveau donner le St. Viatique à notre chère malade, le huit novembre. Le neuf, le médecin la trouvant plus faible, on lui fit recevoir l'Extrême-Onction et appliquer l'Indulgence *in articulo mortis*; alors elle parut un peu mieux. Le deux décembre, elle eut une révolution ; le médecin fut appelé à quatre heures du soir, et déclara le danger pressant ; à sept heures et trois quarts, elle reçut pour la troisième fois le St. Viatique ; le médecin continuant de la visiter tous les jours, déclara qu'elle ne pouvait pas vivre longtemps, vu que les remèdes ne faisaient aucun effet. Le sept, elle demanda à voir M. Billaudèle, Supérieur du séminaire ; ce monsieur la vit dans sa grande faiblesse ; elle pouvait à peine parler. Le huit, jour de l'Immaculée Conception de la Ste. Vierge, à sept heures et trois quarts, l'Apothicaire me dit qu'elle était plus faible ; on fit avertir M. Roupe qui lui donna pour la quatrième fois le St. Viatique, à huit heures et trois quarts. Vers les dix heures, le médecin arriva et dit qu'elle mourrait dans une de ces faiblesses qu'elle éprouvait si souvent ; à une heure et demie, M. Roupe dit les prières des agonisants. Le soir, deux sœurs se chargèrent de la veiller, et je me couchai près d'elle, pour l'assister au besoin. A deux heures après minuit, elle eut une grande faiblesse ; les sœurs qui étaient auprès de la malade, furent sur le point de m'éveiller ; cette faiblesse dura trois quarts d'heure, au rapport d'une des veilleuses à qui je demandai des nouvelles de notre chère Sœur à quatre heures du matin. Le neuf, à l'offertoire de la messe de communauté, on vint en diligence me chercher au chœur ; je courus auprès de la malade, et la trouvai dans une faiblesse qui paraissait devoir être la dernière ; étant près de son lit avec l'infirmière et deux de nos Sœurs malades, je dis les Litanies de la Ste. Vierge et les trois oraisons de la Passion etc, etc. Elle revint un peu de sa faiblesse, et je lui demandai si elle m'entendait ; un signe qu'elle me fit m'en donna l'assurance ; je restai auprès d'elle, et je lui demandai comment elle se trouvait ; elle répondit, je suis un peu mieux ; mais je vois trouble. Vers dix heures, le médecin arriva et nous dit : il n'y a plus rien à faire, elle s'affaiblit de plus en plus. Ce même jour, neuf décembre, vers une heure, pendant la récréation, ma sœur Flette, hospitalière, dit en présence de la Communauté, que M. de Charbonnel, en venant visiter un malade dans une de nos salles, lui avait fait présent d'un Scapulaire fait avec

un morceau de la soutane de M. OLIER, qui avait guéri son grand oncle De Biget, chanoine du Puy. Cependant, il ne vint en pensée à aucune de nos Sœurs dans le moment de le porter à notre chère Sr. Dufresne ; mais Dieu, dans sa bonté, en inspira la pensée à ma Sr. Fiset qui, pendant les Litanies en l'honneur de notre Père St. Joseph, se sentit vivement pressée de porter ce Scapulaire à notre chère malade ; celle-ci le reçut à deux heures, le baisa, avec une grande confiance ; on le lui attacha sur la poitrine ; peu de temps après, elle se sentit plus souffrante, ce qui dura le reste du jour, la nuit et tout le jour suivant, ne pouvant se remuer sans se plaindre, ainsi qu'elle le déclara elle-même au médecin, lorsqu'il fit sa visite accoutumée vers dix heures. Ce même jour, à cinq heures du soir, je la vis, et elle me parut un peu moins mal ; à huit heures et demie, avant de prendre mon repos, je la visitai encore. Quelle fut ma surprise ! Je la vis assise sur son lit, sans aucun appui, elle me dit d'un ton de voix assez fort : notre mère, je suis guérie. Et qui vous a guérie, ma chère Sœur ? C'est le Scapulaire de M. OLIER, me dit-elle, en portant la main sur sa poitrine où le Scapulaire avait été attaché par l'infirmière. A ma visite, ce même jour, elle me demanda la permission d'aller, le lendemain matin, entendre la messe, à l'avant-chœur. Je ne voulus pas lui accorder cette permission. Elle me dit qu'elle venait de manger seule, ce qu'elle n'avait pas fait depuis plusieurs jours, et elle ajouta, en riant, vous pourrez aller coucher dans votre chambre, vous reposerez mieux ; ne soyez pas inquiète, notre Mère, je suis mieux. Je laissai auprès d'elle, pour veiller, ma Sœur Marcile, Apothicairesse. Le onze à cinq heures et quart du matin, je la trouvai mangeant un gâteau, et dans la même position que le soir précédent ; elle me dit ; je suis bien et j'ai faim ; à sept heures, je retournai la voir ; elle me raconta qu'elle s'était levée à deux heures après minuit, qu'elle avait fait seule le tour de sa chambre, et qu'elle avait été dans la chambre voisine éveiller son infirmière, pour lui annoncer sa guérison : elle alla à confesse, et entendit la messe à l'avant-chœur, troisième appartement de sa chambre : vers les dix heures, le médecin arriva, et quoique prévenu, en la voyant venir d'un pas ferme au devant de lui, il lui dit : ma Sœur, je serais moins surpris de vous voir morte que de vous voir comme je vous vois ; puis il lui fit plusieurs questions sur son rétablissement subit.

A dix heures et demie, j'assistai à son repas qu'elle prit à table avec les Sœurs malades ; elle mangea d'un bon appétit un morceau de pâté, de la dinde et le quart d'une crêpe ; elle but un gobelet d'eau, et cela sans fatigue ; remarquant notre surprise, elle nous dit : Ne craignez pas, je suis bien, et j'ai faim ; dans l'après-dîner, elle alla au noviciat, au dortoir, montant un escalier de vingt-un degrés, et une fois à l'hôpital. Le douze, elle alla communier à la grille du chœur à cinq heures et demie, et descendit cinq fois un escalier de 23 degrés.

Le treize, elle alla communier, et descendit le même escalier trois ou quatre fois pour aller à l'hôpital, satisfaire les personnes qui désiraient la voir. Les quatorze, quinze et seize, mêmes sorties pour le même sujet. Le dix-sept, elle vit plus de cinquante personnes, et ne fut point fatiguée d'avoir parlé à tant de monde ; de ce nombre fut M. Billaudele, Supérieur du Séminaire de St. Sulpice, à qui elle communiqua le désir de porter le nom de M. OLIER. Il lui dit, ainsi qu'à moi, que cela avait été sa première pensée, en apprenant sa guérison. Le même jour, à quatre heures et trois quarts, Sa Grandeur, Mon-

seigneur Prince, Evêque de Martyropolis, eut la bonté de venir féliciter notre chère Sr. Dufresne, qui lui demanda la permission de changer son nom en celui de M. OLIER ; ce que Sa Grandeur, qui avait eu aussi cette pensée, en apprenant sa guérison, lui accorda bien volontiers.

Le médecin continue de visiter tous les jours ma Sr. Dufresne, pour attester avec certitude la durée de sa guérison qu'il dit être surnaturelle et opérée par Dieu seul, car aucun remède, aucun traitement, ne peut produire une guérison aussi subite que celle-ci. C'est ce qu'il nous a dit souvent dans le cours de ses dernières visites, ajoutant qu'il ne restait chez elle aucune trace de sa maladie. Le premier jour de la guérison subite de ma Sœur Dufresne, je demandai au médecin s'il voudrait donner un certificat de ce qu'il voyait ; oui, certainement, répondit-il, car je ne suis pas incrédule ; je crois ; mais il est de la prudence d'attendre quelques jours pour ôter tous moyens de révoquer en doute ce fait.

Je certifie que tout ce que j'ai écrit ci-dessus, est véritablement ce que j'ai vu ou entendu.

Fait en notre Monastère de l'Hotel-Dieu de St. Joseph, à Montréal, ce vingt deux décembre mil-huit-cent-quarante-six.

(Signée)

SR. LACROIX, Supérieure.

Déclaration de la Révé. Sr. La Dauversière, infirmière, à l'Hotel-Dieu de cette ville dans la cause de la guérison de la Révé. Sr. Marie Susanne Dufresne.

J. M. J.

A la plus grande gloire de Dieu, et de son serviteur M. OLIER.

Jé, sousignée, déclare que ma Sr. Marie Susanne Dufresne a été subitement guérie, le dix décembre courant, par l'application d'un scapulaire fait avec un morceau de la soutane de M. OLIER.

Cette chère Sœur était retenue à l'infirmierie pour cause de maladie, depuis le vingt-sept octobre dernier. Le trente du même mois, le médecin déclara le danger ; le trente-un, elle reçut le St. Viatique pour la première fois. Depuis cette époque, l'état de sa santé fut à peu près le même jusqu'au huit novembre qu'elle se sentit plus faible et plus souffrante. Elle demanda et reçut une seconde fois le St. Viatique ; le neuf, elle reçut l'Extrême-Onction, et on lui appliqua l'indulgence *in articulo mortis*. Depuis ce moment, elle se trouva mieux, et ce mieux dura jusqu'à la fin du mois. Le premier décembre, elle put communier à jeun dans son lit, à cinq heures et demie du matin. Le lendemain, à trois heures et demie du soir, elle eut une crise qui nous alarma ; notre Mère fit appeler notre charitable médecin qui prescrivit les remèdes qu'il jugea nécessaires à la malade, ajoutant que si ces remèdes n'opéraient point, nous pourrions la faire administrer de nouveau dès le soir même. A sept heures, notre chère malade n'éprouvant aucun soulagement, notre confesseur fut appelé, et il lui donna le St. Viatique pour la troisième fois. Depuis ce moment, elle éprouva de grandes faiblesses deux ou trois fois par jour ; le six, les syncopes devinrent plus fréquentes ; le sept, le médecin lui prescrivit encore des remèdes qui furent les derniers qu'elle prit. Le huit, à huit heures du matin, elle éprouva une si grande faiblesse que je crus qu'elle ne vivrait pas jusqu'à midi ; j'en avertis notre Mère qui fit de suite appeler notre confesseur, et elle reçut le St. Viatique une quatrième fois, pendant qu'on chantait la grand'messe dans notre Eglise.

A deux heures après midi, notre confesseur vint lui faire les prières de la recommandation de l'âme; le médecin nous dit, en faisant sa visite accoutumée, qu'il n'y avait plus rien à lui faire. Le soir, je préparai ce qu'il fallait pour l'ensevelir. Le neuf, à sept heures et demie du matin, pendant que je lui faisais prendre quelque nourriture, elle me dit : je suis plus faible que je n'ai encore été ; et elle s'évanouit dans mes bras ; je fis appeler notre Mère qui était au chœur, à la messe de communauté ; elle vint aussitôt auprès de cette chère Sœur, fit quelques prières et lui fit prononcer les doux noms de Jésus, Marie, Joseph. Ses soupirs ne se faisaient sentir que de deux en trois minutes; elle demeura dans cet état jusqu'à huit heures et trois quarts; alors sa respiration devint plus naturelle ; vers deux heures après midi, ma Sœur Fiacette me pria de lui appliquer le scapulaire dont j'ai parlé plus haut. En présentant ce scapulaire à la malade, je lui dis : voici un scapulaire fait avec un morceau de la soutane de M. OLIER ; l'application de ce scapulaire a guéri un parent de M. de Charbonnel, qui était à l'extrémité. Elle le reçut avec respect, le baissa, et me dit de le mettre dans son cou ; ce que je fis. Quelque temps après, elle me dit : je souffre beaucoup, mes douleurs augmentent. Je la veillai cette nuit même, croyant que c'était la dernière de sa vie. Le dix, elle eut une faiblesse qui dura depuis une heure du matin jusqu'à deux heures et un quart, une autre à dix heures et demie ; à midi, elle se trouva un peu mieux ; à deux heures, je lui fis prendre une légère collation ; elle ne pouvait porter elle-même la nourriture à sa bouche ; à cinq heures, je la fis souper : elle put s'aider un peu ; après ce repas, je restai auprès d'elle avec deux autres Sœurs malades ; elle nous dit : je suis mieux ; elle causa et rit avec nous jusqu'à six heures ; étant restée seule avec elle, elle me dit : j'ai mal fait de rire, je suis plus malade à présent. A sept heures et quart, je la levai moi-même ; elle était si faible que je la laissai se reposer, après l'avoir assise sur son lit ; je la rafraichis un peu et je la couchai. Quelques minutes après, je fus un peu surprise de l'entendre me demander : Voulez-vous me permettre d'aller à la messe demain ? Sans lui faire aucune question, je lui dis, nous verrons cela demain ; si vous êtes capable, je vous y porterai moi-même, à condition que, si vous êtes fatiguée, vous m'en avertirez ; ce qu'elle me promit ; je lui souhaitai une bonne nuit et me retirai dans la chambre voisine où je couchais. Comme j'avais veillé la nuit précédente, je dormis d'un profond sommeil, jusque vers deux heures du matin que j'entendis quelqu'un qui entrait dans notre chambre ; je m'éveillai en demandant qui est là ! C'est moi, me dit ma Sœur Dufresne ; c'est moi, je viens vous dire que je suis bien, je suis guérie ; elle me prit dans ses bras, et m'embrassant, elle me demanda la permission d'aller à la messe ; je me levai pour la reconduire à son lit, et ce fut elle que je voulais soutenir qui me soutenait, car je pouvais à peine marcher, tant cette visite inattendue m'avait saisie ; je la fis coucher et je me retirai. A cinq heures du matin, j'étais à peine levée qu'elle m'appela pour me demander à manger ; je lui donnai la moitié d'un biscuit au sucre et un gobelet de lait qu'elle prit de bon appétit ; à sept heures, je lui servis à déjeuner ; à sept heures et quart, elle se leva seule, s'habilla, entendit la Ste. messe de l'infirmerie, supporta le bruit de la psalmodie des quatre petites heures, se confessa à genoux ; alla au devant du médecin qui ne tarda pas à faire sa visite. Celui-ci, en la voyant, lui dit : " ma Sœur, si l'on m'eut dit que vous étiez morte, je serais moins surpris que de vous voir comme je vous vois." A dix heures, elle

dina à table avec les Sœurs malades ; elle mangea une portion de pâté, une petite portion de dinde &c. Après le dîné, je lui dis de se déshabiller et de se coucher ; ce qu'elle fit par obéissance. A une heure après midi ; je l'accompagnai au noviciat qui est au même étage que l'infirmerie ; à deux heures, elle alla à sa cellule du dortoir, qui est au troisième étage ; dans le cours de la même après-dîner, elle alla à la procure des pauvres, où elle vit M. Roupe, notre confesseur. Le lendemain, 12 décembre, elle se leva à cinq heures, descendit au chœur, communia à la grille, entendit la Sainte messe ; ce qu'elle fit encore le lendemain.

Aujourd'hui, vingt huit décembre, que j'écris ceci, elle se porte bien.

(Signée)

SR. LA DAUVERSIÈRE, Infirmière.

Déclaration de la Révé. Sr. Marcile, apothicairresse de l'Hôtel-Dieu de cette ville, dans la cause de la guérison de la Révé. Sr. Marie Susanne Dufresne.

Le dix décembre mil-huit-cent-quarante six, à huit heures et demie du soir, j'entrai dans la chambre de notre chère Sœur Dufresne et je m'approchai doucement de son lit où je la trouvai assise ; elle me salua, en souriant, par ces consolantes paroles : "Je suis guérie." On peut deviner quelle fut ma surprise ; je gardai le silence ; elle me regarde et continue à répéter : "Je suis guérie, je suis guérie" ; à l'instant la pensée du scapulaire me vint à l'esprit et m'occupa fortement ; je lui répondis, je le crois. Elle me dit que depuis l'instant où elle reçut le scapulaire sur la poitrine, elle avait souffert beaucoup et même des douleurs toutes différentes de celles qu'elle avait souffertes jusque là ; que depuis quatre heures, ces douleurs étaient descendues depuis la tête jusqu'aux pieds, comme si une main les eut poussées, et qu'elle ne sentait plus rien. Vers neuf heures, je lui dis qu'il me fallait aller faire la visite des chambres. Allez, me dit-elle ; puis elle ajouta ; dans ce moment j'ai des coliques et je sens le besoin d'évacuer ; tant mieux, lui dis-je. En effet depuis dix jours, aucun remède n'avait opéré ; à mon retour, l'évacuation avait eu lieu, comme si elle eut été en parfaite santé, ce qui eut lieu encore une seconde fois. Vers dix heures et demie, elle s'endormit d'un doux sommeil jusqu'à une heure et demie ; lorsqu'elle fut éveillée, je lui présentai de la bouillie ; elle put la manger elle-même sans avoir besoin d'un secours étranger pour la porter à sa bouche. Je lui demandai si elle pouvait se passer un instant de mes secours, ayant besoin d'aller à l'apothicairerie ; Oh ! oui, me dit-elle ; mais donnez-moi, s'il vous plait, nos bas ; je partis sans inquiétude ; à mon retour, je trouvai la bonne Sœur infirmière sur pied qui, les larmes aux yeux, me déclara que la petite ressuscitée lui avait fait visite à son lit, et puis s'en était allée se coucher tranquillement. A quatre heures, je la laissai, dormant paisiblement, et me retirai à notre chambre.

(Signée)

SR. MARCILE, A. P.

Les quatre déclarations ci-dessus ayant été lues attentivement, Nous avons enjoint à la Sœur Fisette, Religieuse du dit Hôpital, de déclarer devant Dieu et devant Nous, si les circonstances relatées par ses Sœurs Religieuses, concernant la tradition et l'usage du scapulaire par elle remis à l'Infirmière pour sa Sœur Dufresne malade, étaient en tout conformes à la vérité par elle connue. Ce qu'elle Nous a immédiatement confirmé, promettant de

plus de nous en donner la déclaration par écrit, à notre prochaine séance dans la même cause. De suite, Nous avons chargé les médecins enquêteurs de poser toutes les questions qu'ils croiraient utiles à la vérification des faits énoncés dans ces diverses attestations et affirmations ; de questionner et transquestionner eux-mêmes les déposantes et le médecin de l'Hôpital également, suivant besoin. Ce qu'ils ont exécuté professionnellement, en requérant plus amplement encore le détail des symptômes, des progrès, des variations et des caractères de la maladie, et en constatant l'état présent de la Sr. M. S. Dufresne, ci-devant malade et actuellement guérie.

Cette investigation finie, à la volonté des médecins, Nous avons clos nos procédés de ce jour et en avons signé le procès-verbal, conjointement avec Messieurs les Membres de la Commission Ecclésiastique plus haut désignés.

Fait et passé à Montréal, aux lieu, jour et an que dessus.

 J. C. EV. DE MARTYROPOLIS,
Administrateur.

L. † s.

H. HUDON, CH. V. G.

P. BILLAUDELE, V. G.

J. B. ROUPE, PTRE.

Par Monseigneur l'Administrateur,

J. O. PARÉ, Chan. Secr. du Diocèse.

SECONDE SÉANCE

*Dans l'information juridique et canonique de la guérison de la Sœur Marie
Susanne Dufresne.*

Ce jour, vingt-troisième du mois de janvier, mil-huit-cent-quarante-sept, Nous, soussigné, nous sommes de nouveau transporté, sur les deux heures de l'après-midi, dans la même salle de l'Hôtel-Dieu de cette ville où nous tîmes, le trente décembre dernier, une première séance d'enquête sur la guérison de la Sœur Marie Susanne Dufresne, Religieuse Hospitalière du dit Hôtel-Dieu ; et là et alors, étant assisté des mêmes personnes formant le tribunal ecclésiastique et la commission médicale par nous institués pour s'enquérir dans cette cause, de plus en présence de Messires Léonard Vincent Léon Villeneuve et Dominique Granet, prêtres, directeurs du Séminaire de Montréal, assistant en icelle cause, comme théologiens au besoin, nous avons continué nos procédures canoniques en la manière suivante :

Le saint Nom de Dieu invoqué, nous avons fait lecture de notre précédent et premier Procès-Verbal, ainsi que du témoignage de la Sr. Fisette, rédigé à double fois, comme suit :

Déclaration de la Révé. Sr. Fisette, Religieuse Hospitalière, à l'Hôtel-Dieu de cette ville, dans la cause de la guérison de la Révé. Sr. Marie Susanne Dufresne.

A la plus grande gloire de Dieu et de son serviteur M. OLIER.

Je, soussignée, certifie ce qui suit :

Le neuf décembre mil huit-cent-quarante-six, M. de Charbonnel ayant été appelé à l'Hôpital pour un malade dont l'état m'inquiétait beaucoup, me présenta un scapulaire fait d'un morceau de la soutane de M. OLIER, qui avait guéri son grand oncle de Biget, chanoine du Puy. Pendant la récréation, je le montrai à la communauté; mais il ne vint en pensée à aucune de nous de le porter à notre chère Sr. Dufresne qui était à la dernière extrémité. Pendant qu'on récitait les Litanies de notre Père St. Joseph, je me sentis fortement inspirée de porter ce scapulaire à notre chère Sr. malade; ne pouvant y aller moi-même, car c'était l'heure de la collation des pauvres, deux heures P. M. je pris ma Sr. La Dauversière, infirmière, de vouloir bien le lui appliquer. Le soir, j'allai voir notre chère malade; il était cinq heures et un quart; je lui demandai comment elle était; elle ne put me répondre, mais l'infirmière me dit qu'elle était très souffrante. Ah! ma Sr. lui dis-je, ayez confiance; M. OLIER a bien guéri Mlle. Mance, il vous guérira, et vous ne mourrez point. Le lendemain (dix) je retournai la voir à la même heure que la veille, je lui demandai comment elle se trouvait; elle me dit: je me trouve un peu mieux depuis quatre heures; j'ai cru que c'était ma dernière journée, tant mes souffrances ont été grandes. C'est toujours le cas, lui dis-je, dans de pareilles circonstances; c'est une crise décisive dans l'ordre naturel comme dans l'ordre de la grâce. J'ai à vous annoncer une nouvelle qui va sans doute vous attrister; M. de Charbonnel est venu, à quatre heures, me demander son scapulaire; je croyais qu'il me l'avait donné; mais puisque ce n'était point le cas, je lui dis que je le lui enverrais le lendemain, pour vous procurer l'avantage de le garder encore cette nuit; et M. OLIER a assez de tems pour vous guérir; il ne lui en a pas fallu autant pour guérir Mlle. Mance; il vous guérira et vous ne mourrez point. Demain matin, vous me le remettrez, pour que je puisse le réparer et l'envoyer à M. de Charbonnel. Le lendemain matin, on m'annonça que notre chère malade était guérie. J'en remerciai le Seigneur, ainsi que son serviteur M. OLIER.

J'écris ceci le trois janvier mil-huit-cent-quarante-sept.

(Signée)

SR. FISETTE;

Religieuse Hospitalière de St. Joseph, Montréal.

Déclaration de la Révé. Sr. Fisette, Religieuse Hospitalière à l'Hôtel-Dieu de cette ville, dans la cause de la guérison de la Révé. Sr. Marie Susanne Dufresne.

A la plus grande gloire de Dieu et de son serviteur, M. OLIER.

Je certifie ce qui suit :

Le neuf décembre mil huit-cent-quarante-six, ayant reçu de M. de Charbonnel un scapulaire qu'il me dit être fait d'un morceau de la soutane de M. OLIER, je me sentis fortement inspirée, pendant que l'on récitait les Litanies de notre Père St. Joseph, de porter ce scapulaire à notre chère Sr. Dufresne qui était mourante, et j'eus dès alors la parfaite conviction qu'elle

ne mourrait point et qu'elle serait guérie par M. OLIER, en appliquant ce scapulaire. Le même soir, sans que je pensasse à M. OLIER, non plus qu'à la malade, je me sentis fortement inspirée d'invoquer M. OLIER, j'hésitai cependant à le faire, dans la crainte de mettre obstacle à la guérison de la malade, n'ayant jamais voulu prier personne qui ne fut canonisé ou béatifié ; mais étant pressé vivement, je l'invoquai par les paroles qui me furent suggérées. Le lendemain (dix) pendant la messe, j'eus la même inspiration qui ne cessa qu'après l'invocation, et le soir encore à la même heure que la veille.

Comme c'est pour obéir à Mgr. l'Evêque que j'écris ceci, je prie Sa Grandeur de vouloir le tenir secret, s'il est possible. Elle obligera sensiblement celle qui se soucrit,

avec le plus profond respect,
sa très-humble fille et servante,

(Signée)

SR. FISETTE,

Religieuse de l'Hôtel-Dieu de St. Joseph, Montréal.

4 janvier 1847.

Cette dernière déclaration lue, nous avons interpellé toutes les personnes déposant dans cette affaire et leur avons demandé si elles persistaient dans toutes et chacune de leurs déclarations écrites. Toutes l'ayant affirmé distinctement, nous leur en avons fait prononcer nous-même le serment public sur les Saints Evangiles.

De suite, nous avons reçu et lu, devant le tribunal, le certificat du docteur Pierre Antoine Conefroy Munro, médecin de la communauté et des salles du dit hôpital, qui s'explique tel que suit :

Certificat de P. A. C. Munro, Ecr., M. D.

Je, soussigné, Médecin de la Communauté des Dames Religieuses de St. Joseph et de l'Hôtel-Dieu, certifie avoir eu sous mes soins Sr. Marie Susanne Dufresne, Hospitalière du même Hôtel-Dieu de St. Joseph de Montréal, âgée de vingt-six ans, d'un tempérament lymphatique. Elle fut atteinte d'une violente pleuro-pneumonie du côté gauche, le vingt-sept octobre mil-huit-cent-quarante-six ; maladie qui l'obligea de garder le lit. Cette maladie me paraît avoir été occasionnée par du froid qu'elle prit en passant dans les corridors où ordinairement on ne tient pas de chaleur. Elle s'est manifestée par les symptômes suivans : la malade ressentit un fort frisson qui fut suivi de réaction ; bientôt une céphalalgie intense et une violente dyspnée, qui l'obligeait de se tenir assise dans son lit, se firent sentir avec force ; un toux constante, un pouls fréquent et dur, étaient les autres symptômes qui dénotaient clairement sa maladie. Malgré la force de la toux, on ne vit point d'expectoration avant, ni pendant sa maladie, ni depuis sa guérison. Ces symptômes ont persisté avec intensité depuis le vingt-sept d'octobre, jour que se déclara la maladie, jusqu'au huit novembre, où ils parurent diminuer un peu sous l'influence du traitement ; mais le douze, ils reparurent avec une nouvelle force qu'ils

retinrent jusqu'au huit de décembre. A cette époque la malade tomba dans un tel état de faiblesse, que pour pouvoir l'entendre parler, il me fallait approcher l'oreille de sa bouche. Elle ne pouvait effectuer aucun mouvement, ni prendre sa nourriture elle-même; elle avait des syncopes répétées avec tuméfaction des gencives, et ébranlement des dents, causés par un cours de mercure que je lui fis suivre. Outre la dyspnée qui continuait encore, elle ressentait une douleur superficielle très-aiguë sur la partie antérieure et latérale de la poitrine. Dans le cours de la maladie, les menstrues ont paru à leur époque ordinaire, mais moindres en quantité, diminution qui fut causée, je pense, par la grande quantité de sang que je lui ôtai. Cet état de faiblesse extrême dura jusqu'au onze décembre où je trouvai la malade parfaitement bien.

Le traitement que j'employai fut strictement antiphlogistique. D'abord saignée générale portée jusqu'à cent soixante-quatorze onces pendant le cours de la maladie; vésicatoire à plusieurs reprises; tartre stibié administré pendant quelques jours, mais que je fus obligé de discontinuer à cause de la douleur qu'il causait à l'estomac et je le remplaçai par le calomel et l'opium à dose atténuée jusqu'à affection des gencives. Alors, je suspendis l'emploi du mercure pour un certain tems et je le repris ensuite pour combattre l'intensité des symptômes qui continuaient à se manifester. J'employai les laxatifs pour tenir les intestins libres et les sédatifs pour diminuer la toux. Le huit, neuf et dix de décembre, la malade ne put prendre aucun remède à cause de sa grande faiblesse. Considérant alors la nature de la maladie, sa résistance au traitement et l'épuisement de la malade, je ne balançai pas à déclarer la maladie mortelle. Mais le lendemain, onze décembre, à ma grande surprise, tous les symptômes de la maladie étaient entièrement disparus; on ne voyait pas même l'affection des gencives dont elle s'était plaint la veille, de telle sorte que la malade marchait très-bien et vint au-devant de moi. Depuis ce tems, je la vois presque tous les jours; elle continue à être parfaitement bien, et après un examen précis par l'auscultation et la percussion, je n'ai découvert aucune suite de la maladie, ni affection du poulmon ou de tout autre organe.

(Signé)

PIERRE A. C. MUNRO.

Montréal, 23 janvier 1847.

Nous avons enfin entendu de rechef, les deux Médecins consultants en cette cause, qui, après nous avoir développé de plus en plus l'étrange et l'inexplicable changement et disparition de toutes les causes morbides chez la Sr. M. S. Dufresne, nous ont affirmé positivement sa pleine et permanente guérison, à la suite d'une maladie violente et opiniâtre, nommée pleuro-pneumonie, et en ont donné, en commun, leur ample et volontaire certificat rédigé en la forme suivante :

Jugement des Médecins consultants.

Nous, soussignés, Médecins de la cité de Montréal, appelés par Sa Grandeur Mgr. J. C. Prince, évêque de Martyropolis et Administrateur du

diocèse de Montréal, pour former une commission médicale sur la personne de Marie Susanne Dufresne, Religieuse Hospitalière de l'Hôtel-Dieu de cette ville, déclarons que nous étant transportés sur le lieu et ayant entendu, le trentième jour de décembre dernier, cinq dépositions des Révérendes Sœurs de cette Communauté, concernant une maladie qui aurait affecté dernièrement, pendant près de quarante-cinq jours, une d'entr'elles, savoir : la susdite Sœur Marie Susanne Dufresne ; ayant également entendu le rapport de P. A. C. Munro, écuyer, médecin qualifié du susdit Hôtel-Dieu de Montréal, particularisant devant nous les symptômes, les caractères et les phases de la maladie, et nous énumérant les traitemens continus et sévères, ainsi que les soins donnés à la même personne malade, nous sommes convaincus que la dite Sr. M. S. Dufresne aurait été atteinte d'une pleuro-pneumonie portée à son plus haut et très-dangereux paroxysme, et cela jusqu'au dix décembre, mil-huit-cent-quarante-six inclusivement.

En outre ayant pris, tant dans une première séance, que dans cette seconde tenue aujourd'hui même vingt-trois janvier courant, ainsi que dans une visite particulière faite professionnellement sur la personne elle-même, une connaissance pleine et entière de l'état sanitaire et mental de la ci-devant malade Sr. M. S. Dufresne, depuis et y compris le onze décembre de la même année mil-huit-cent-quarante-six, jusqu'à maintenant, nous déclarons et certifions que la dite Sr. M. S. Dufresne, que nous avons interrogée et avec qui nous avons conversé, nous a constamment paru jouir, depuis cette époque, d'une santé parfaite et posséder toutes les facultés mentales et rationnelles à un degré très-distingué.

Enfin nous affirmons qu'au meilleur de nos connaissances médicales et chirurgicales, nous ne pouvons assigner aucune cause physique, naturelle ou de l'art à la guérison subite, instantanée, complète et permanente de la dite Sr. M. S. Dufresne.

Fait par nous, Médecins commissionnés soussignés, dans la cité susdite de Montréal, province du Canada, le vingt-troisième jour de janvier de l'année mil-huit-cent-quarante-sept.

(Signés)

BASILE HYACINTHE CHARLESBOIS.
J. B. LEBOURDAIS.

Ces documens ayant été compris et examinés, ces témoignages uniformes ayant été rendus et ouïs tant de la part des trois Médecins, que de la part de tous les témoins cités dans cette cause, de l'avis de nos vénérables frères, les Vicaires-Généraux appelés pour nous aider dans cette enquête, enfin de notre pleine et intime conviction, pensant en cela être assisté de la grâce de Dieu et éclairé des lumières de l'Esprit-Saint, nous avons conclu et déclaré, CONCLUONS ET DÉCLARONS :

Que la Sœur Marie Susanne Dufresne, maintenant appelée Sœur OLIER, atteinte au mois d'octobre mil-huit-cent-quarante-six, d'une maladie très-grave et même mortelle, prolongée jusqu'au dix décembre de la même année mil-huit-cent-quarante-six, a été soudainement, extraordinairement et radicalement guérie, à la suite de prières adressées à Dieu, avec et par l'invocation du Vénérable JEAN-JACQUES OLIER, prêtre, fondateur de St. Sul-

pice et de la colonie de Montréal, en Canada, décédé à Paris, le 2 avril 1657, en réputation de sainteté, duquel la malade sollicita la protection, au moment où on lui remit un scapulaire fait d'un morceau de drap d'une soutane qui avait servi à ce pieux Prêtre. Lequel fait étant, par nous, regardé comme miraculeux, sans vouloir néanmoins anticiper sur le jugement de l'Eglise, nous en avons remercié et en remercions la Divine Providence, et désirons que l'on en bénisse le Seigneur qui est toujours admirable dans ses vrais serviteurs.

Fait et passé aux lieu, jour et an que dessus; puis finalement scellé du sceau épiscopal, sous notre seing, celui des Vicaires-Généraux Assesseurs, et le contre-seing du Secrétaire du diocèse de Montréal, ce treizième jour d'avril mil-huit-cent-quarante-sept.



J. C. EV. DE MARTYROPOLEIS,

L. † s.

Administrateur du diocèse de Montréal.

H. HUDON, CH. V. G.

P. BILLAUDELE, V. G.

J. B. ROUPE, PTRE.

Par Monseigneur l'Administrateur,

J. O. PARÉ, Ch. Sec. du Diocèse.